

Jean-François Billeter, *Une rencontre à Pékin*, Allia, Paris, 2017.

Les Cahiers de Framespa / Nicolas Cid / 1.06.2019

Jean-François Billeter, éminent sinologue suisse, ancien professeur à l'université de Zurich et de Genève, a été titulaire de la chaire d'études chinoise jusqu'en 1999, il se consacre depuis à la recherche. Il publie un premier ouvrage très remarqué intitulé *L'art chinois de l'écriture* consacré à la calligraphie chinoise. Cet ouvrage fera l'objet d'une nouvelle édition remaniée et augmentée en 2010, intitulée *Essai sur l'art chinois et ses fondements*. Cet essai sera frappé d'une condamnation formulée par Jean-Marie Simonet en 1991, publiée dans la revue *Arts Asiatiques* et intitulée *Calligraphie chinoise et idéologie*. Cette critique condamne sa posture intellectuelle et philosophique ainsi que sa façon de traiter de la calligraphie. La revue publiera en même temps, à la suite de cette critique, la réponse que lui formulera Jean-François Billeter sous la forme d'un bref article. Il a également publié *Chine trois fois muette*, un essai qui tente de comprendre la Chine d'aujourd'hui et de la replacer dans le contexte de l'histoire mondiale ; sans compter ses études et leçons sur Zhuangzi, philosophe du III^e siècle av. J.C., rattaché à l'école taoïste. Dans ces ouvrages il restera fidèle aux interprétations philosophiques déjà formulées dans *L'art chinois de l'écriture*. Enfin, dans certains de ses derniers travaux, il abandonnera la Chine et produira un travail plus personnel, que l'on qualifierait volontiers de philosophique. Il publie tout récemment un essai philosophique et politique intitulé *Demain l'Europe* dans lequel il s'attelle à la présentation d'un projet pour une nouvelle *République Européenne* en proclamant « l'abolition du capitalisme » et en posant ainsi les bases d'un avenir commun.

L'historiographie chinoise s'est longtemps vu marquée par l'inanité de la propagande officielle, et par un discours entendu, incapable de faire émerger une histoire non-officielle et critique, encore moins une histoire proche des individus et de leurs quotidiens. En Chine et ailleurs, cette mémoire s'est exprimée après la révolution culturelle, à la fin du régime maoïste et sous diverses formes : histoires écrites, romans, témoignages, autobiographies¹. Dans *Une rencontre à Pékin*, objet de cette recension, Jean-François Billeter, en tant qu'acteur et témoin étranger à cette tragédie, nous met ici face à une histoire vécue, reconstruisant une mémoire pour le moins lacunaire. Ce récit est celui d'une histoire vraie, loin des analyses, immédiatement accessible. Un témoignage capable de mettre en lumière « le mental émotionnel des contemporains de l'événement » (Pierre Laborie).

Dans le premier chapitre, qui constitue de loin la partie centrale de l'ouvrage, l'auteur narre son départ de Suisse, sa rencontre avec sa femme, Wen, et restitue avec minutie l'ambiance de l'époque. Le temps était à la révolte, aux mobilisations contre la guerre du Vietnam et bientôt à la mobilisation en France. Le monde était « polarisé ». Jean-François Billeter avait alors 24 ans et était en quête d'un avenir. Ne sachant que faire, il choisit le chinois et le voyage pour la Chine s'imposera dès lors à lui. Une première année d'étude à Paris et les conseils avisés de Gilbert Etienne le pousseront naturellement vers Moscou, d'où partait le Transsibérien. Il était comme l'un de ces nombreux explorateurs, partant à la découverte d'un monde inconnu. Premier étudiant Suisse parti étudier en Chine, il quittera alors un univers fermement anti-communiste pour faire l'expérience d'un voyage hors du commun.

En quelques mots, le lecteur quitte l'URSS pour Pékin, capitale de la République Populaire de Chine, où Mao Zedong régnait en maître. L'éloignement, la curiosité et la découverte le mèneront bientôt à un univers qu'on aurait cru d'un autre temps. Aux portes de Pékin, l'auteur donne à voir une Chine qu'il qualifiera lui-même d'immémoriale. La ville se caractérise par son calme, son architecture, sa beauté et ses enfants jouant dans les ruelles. Un lieu d'une grande « puissance poétique » à jamais révolue. Cette entrée en matière triomphale cèdera rapidement la place à une vie simple, rangée, loin de la société de consommation. Tenu dans la plus grande ignorance des événements qui se déroulaient alors, il prendra le pari de prolonger son voyage. L'auteur prend bien soin de rappeler que le régime enfermait à dessein les étrangers dans un espace clos de toute relation approfondie. Celles-ci étaient limitées et fortement contrôlées. Cette morosité et cette vie coupée d'une certaine réalité le feront souffrir à son retour en Chine. Il décidera pourtant de prolonger son séjour à Pékin pour poursuivre des études à l'université, jusqu'à ce qu'une rencontre l'engage tout autrement dans la réalité chinoise et lui apprenne à connaître la nature réelle du pouvoir et la vie d'une partie de la population.

C'est grâce à l'intervention d'une compatriote suisse, Mme Li, qu'il fera la rencontre de Wen, sa future femme. L'auteur se demandait à cette époque si la douce tranquillité et cette période de joie ne constituait pas « un retour à la vie » après Le Grand bond en avant 大跃进 et la grande famine qui avait frappait la Chine quelques années auparavant. Mme Li avait immigré avec ses parents aux Etats-Unis et avait rencontré un chinois, Li Jinghan 李景汉, sociologue avec lequel elle s'était mariée. Son mari était l'un des nombreux chinois qui avait immigré aux Etats-Unis pendant la guerre ; il avait regagné son pays après la prise du pouvoir du Parti communiste chinois en 1949, persuadé qu'enfin la paix reviendrait. Il sera pourtant l'une des victimes du mouvement des Cent Fleurs 百花运动, affublé de l'étiquette infamante de « droitier », contraignant son épouse à divorcer. La rencontre avec Mme Li scellera le commencement d'une aventure amoureuse rocambolesque. Un regard et une danse lieront J.F. Billeter et Wen à jamais. Ils devront dès lors braver les interdits et faire fi des règles édictées par le régime qui soumettaient les liaisons à une surveillance constante. Le récit entraîne le lecteur dans la complexité des rapports humains, sans compter le climat tendu et difficile qui poussait les gens à voir « l'étranger » comme un espion potentiel.

Cette entrée dans l'histoire personnelle de Jean-François Billeter invite à découvrir l'envers du décor, l'administration du régime, les interrogatoires, le contrôle de l'appareil bureaucratique. La sphère privée était une affaire d'Etat. Chaque individu appartenait à ce que l'on appelait une Unité de travail 单位 et celle-ci était à la base de la société chinoise urbaine et de toute organisation sociale. C'est elle qui décidait du mariage en dernière instance, après que l'université se fut prononcée. Une situation de cette nature pouvait porter préjudice et avoir de lourdes conséquences sur l'entourage des personnes. Pour les étrangers il en allait de même. Le récit livre cependant des moments de paix, miraculeux à cette époque, durant lesquels l'on découvre quelques aspects et quelques lieux du vieux Pékin, entre autres une ballade en bateau sur le *Houhai*. Le calme avant la tempête de la **Révolution Culturelle**.

Le récit procède ainsi par à-coup et tente de dévoiler l'histoire en train de se faire en temps réel ? Une histoire incomplète que l'auteur ne cherche pas à réécrire artificiellement. La Chine de l'époque alimentait une certaine obsession due au slogan de la « lutte des classes » implacable et arbitraire. Les années 66 annonçaient l'amplification des tensions politiques et du culte de la personnalité de Mao Zedong. Rien alors n'était acquis et tout pouvait basculer. Le mariage, décrit par J.-F. Billeter comme un acte symbolique annonciateur d'espoir était concomitant au début de la crise politique en gestation. La période historique qui s'ouvrira après sera celle des luttes de factions qui feront rage au sommet du PCC. À l'écart de ces tensions politiques, l'auteur effectuera un voyage qui nous mènera tour à tour à Jinnan 济南, Yanzhou 兗州, Nankin 南京, Suzhou 苏州 et Shanghai 上海 les seules villes autorisées aux étrangers. Ce sera le dernier voyage en Chine alors que celle-ci s'enfonçait toujours plus dans le chaos et la confusion.

Le deuxième chapitre est très bref et revient sur les événements survenus après leur départ de Chine et leur premier retour en 1975, soit neuf ans après. Il met en regard le climat de paralysie du pays et l'effervescence révolutionnaire de la France de 1968. Suivront deux années d'études au Japon puis une année à Hong-Kong de 70 à 71 loin de la surveillance généralisée. Et jusqu'en 1975 des tentatives infructueuses de retour en Chine se succèderont, jusqu'à un retour difficile laissant planer amertume et mélancolie, face à l'ampleur du désastre et aux individus meurtris par des décennies de guerre et de souffrance.

Le troisième chapitre évoque les conditions de vie des citadins de l'époque. Les classes dites « nuisibles » vivaient une humiliation de tous les instants. Ce chapitre restitue donc, par l'intermédiaire du témoignage de frère de Wen, la condition du père, ancien garde du corps de Zhang Zuolin 张作霖 et de son fils, Zhan Xueliang 张学良, deux seigneurs de la guerre qui avaient pactisé avec Tchank Kai-chek 蒋介石. Le livre donne l'occasion de revenir sur la période qui précéda la prise du pouvoir par les communistes. La longue marche, le front-uni, les guerres sino-japonaises etc. Est décrite la vie dans l'ancienne ville de Pékin, qu'on appelait alors Beiping 北平, la « paix du nord ». L'habitat traditionnel, l'enfance heureuse de Wen. Cette tranquillité sera brisée par l'avènement des guerres, l'humiliation des gardes rouges durant la Révolution Culturelle, jusqu'à la mort du président Mao sur fond de Chine ruinée et de familles à jamais marquées, sous les tremblements d'un gigantesque séisme laissant présager l'avènement d'une nouvelle ère.

Le quatrième et dernier chapitre n'est qu'une brève conclusion.

Jean-François Billeter explique donc les raisons qui l'ont poussé à écrire cette histoire. Il rendra hommage aux parents de Wen en leur dédiant ce témoignage, dont il ne sut l'histoire que quarante ans après. Cette autobiographie est à l'image d'un dédale de souvenirs et d'événements qu'il nous est parfois difficile de suivre tant ils sont restitués par moments dans un certain désordre. Ceci altère sans doute la bonne compréhension de quelques détails historiques. Le lecteur aurait peut-être apprécié un appareil critique plus développé qui reviennent sur certains détails ou faits historiques ignorés des lecteurs non avertis. Enfin, il eût été fort intéressant, au-delà des événements autobiographiques,

d'apprécier l'analyse de l'auteur sur le sujet de la période Maoïste, mais il se serait éloigné de son sujet initial.

Une rencontre à Pékin est loin des nouvelles tonitruantes sur le destin économique de la Chine ; à mille lieux du monde financier et des affaires qui déterminent aujourd'hui plus que jamais ce qu'il faut savoir ou ignorer, même si la Chine reste *muette*² sur son passé et sur son présent. En effet, en dépit de son omniprésence dans l'opinion publique, la Chine se dissout aussitôt derrière un discours dominant sidéré par le miracle économique chinois. En tout état de cause, la Chine demeure encore loin de nous, superficielle et stéréotypée. Aussi, le récit historique de Jean-François Billeter est-il l'occasion de faire sortir la Chine de son mutisme par la restitution d'un morceau de son histoire, révélée par la rencontre de deux personnes. L'auteur livre une histoire vécue et le témoignage d'événements récents dont la mémoire et sa transmission critique demeurent encore aujourd'hui impossibles. Ainsi, la Chine d'alors est-elle pour J.-F. Billeter le théâtre d'une rencontre inespérée où se déploie la trame de l'histoire. Ça et là, l'auteur s'arrange des ruptures chronologiques laissant de côté l'avenir pour faire une remontée progressive dans le passé. Ce va-et-vient entre passé et avenir permet d'embrasser peu à peu tout le XXe siècle chinois.

Notes

1 Jean-François Billeter cite l'ouvrage de Chen Ruoxi 陈若曦 qui a écrit « Souvenirs divers de la révolution culturelle » et Annie le Cage « Turbulence dans un ciel clair. Pékin à l'aube de la révolution culturelle ». Nous pourrions aussi citer Les Quatre Livres de Yan Lianke, fictionnalisation de la famine du Grand Bond en avant.

2 Je fais référence ici à l'ouvrage de Jean-François Billeter « *Chine trois fois muette* », Editions Allia, Paris, 2010.

[Haut de page](#)

Référence électronique

Nicolas Cid, « Jean-François Billeter, *Une rencontre à Pékin*, Allia, Paris, 2017. », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 31 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 16 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/framespa/6358>

[Haut de page](#)

Nicolas Cid

Nicolas Cid a fait une licence LLCE-Chinois et un Master recherche en Etudes Culturelles. Il est actuellement professeur vacataire à l'université Jean Jaurès de Toulouse et enseigne l'histoire de la philosophie chinoise, l'histoire de la Chine moderne et la traduction. nicocid_2@hotmail.com

[Haut de page](#)

Les Cahiers de Framespa sont mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).